

quelle froide et délicate science de la vie chez Lord Windermere, quelle ridicule et lourde vanité naïve chez Lord Augustus Lorton.

Dans cette présentation des caractères tout au moins, quelques-uns de nos plus réputés dramaturges trouveraient de quoi s'inspirer, à leur tour, d'un moment du théâtre anglais.

Le théâtre des Arts a mis à monter la pièce une pieuse déférence, dont, en dépit de quelques erreurs (le décor discordant de l'acte IV, par exemple), on ne saurait trop le louer. M. Durec en Lord Windermere, M. Dullin en Cecil Graham, M. Lucien Dayle en lord Lorton ont donné de leur mieux, mais sans doute est-il difficile de réaliser toute la distinction et l'élégance dont ne doivent jamais se départir de tels personnages. Les rôles féminins approchaient plus de ce qu'on eût pu désirer : M^{me} Marie Laure fut parfaite en duchesse de Berwick, et M^{me} Suzanne Avril en Mrs Erlynne. Quant à lady Windermere, ce fut un si inoubliable délice de la voir si fraîche, si gracieuse, si ingénûment jolie et désirable sous les traits de M^{me} Emmy Lynn, qu'on ne saurait lui tenir rigueur de quelques rares insuffisances dans telle attitude ou telle intonation, lesquelles ne sont dues d'ailleurs qu'à de la jeunesse extrême et à une inexpérience par ailleurs adorable.

MEMENTO. — Tréteau-Royal : *Venez très tôt*, prologue de M. Joe Bridge; *Tom*, pièce en 1 acte, de MM. Chainé, José de Bérès et Harry Whist; *Après nous*, pièce en 1 acte, de M. André Mycho; *le Fétiche*, pièce en 1 acte, de MM. Eddy Levis et B. Dangennes (1^{er} mai). — Théâtre Réjane: *le Refuge*, pièce en 3 actes, de M. Nicodemi (6 mai). — Little Palace: *Mattresse historique*, comédie de M. Dolley; *la Margot*, drame de M. Roberty; *les P'tits Bateaux*, comédie de M. Dammartin; *le Soleil Sauvé*, pantomime de M. du Chastel; *Palace... aux femmes* ! revue de M. Hop E'Op (7 mai). — Théâtre Molière: *la Retrempe*, pièce en 3 actes, de MM. P. F. de Maigret et Paul Genève; *la Bande à Chicot*, comédie bouffe en 3 actes, de MM. Paul Segonzac et Robert Savoy (8 mai). — Bouffes Parisiens: *l'Impasse*, de MM. Léon Xanrof et Fred Amy (15 mai).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Bacchus, drame lyrique en 4 actes et 7 tableaux de Catulle Mendès, musique de Massenet.

Un prote soucieux des bienséances s'honorerait en encadrant cette chronique du large trait noir qui extériorise, en imprimerie, les douleurs inconsolables, car je dois faire aujourd'hui figure de nécrologue. Un triple deuil vient de frapper la haute industrie théâtrale de notre pays : Catulle Mendès, Jules Massenet et leur dernier enfant, **Bacchus**, ne sont plus, et Paris vient de leur faire à l'Opéra de magnifiques funérailles.

Dans les ménages fortement organisés, dans ceux des princes hindous, par exemple, lorsque meurt le chef de famille, il est de bon ton de brûler vive sa plus fidèle épouse. Catulle Mendès, en associant sa fortune théâtrale à celle de Massenet, avait fait un mariage de rajah ; il s'était décerné d'autorité le titre de chef de la collaboration et nous voyons que son romantisme impénitent l'a conduit à exercer impitoyablement ses droits d'outre-tombe. Un splendide bûcher fut élevé un soir, place de l'Opéra, par les mains pieuses de MM. Messager et Broussan ; on y fit monter le doux Massenet serrant dans ses bras son dernier né, M. Henri Rabaud brandit la torche fatale et attisa le feu pendant trois heures d'horloge et lorsque, à minuit, la foule se retira il ne restait plus de ces grands de la terre qu'une petite urne remplie de cendres. *Quia pulvis es et in pulverem reverteris!*

Ce serait mal connaître nos contemporains que de prêter des sentiments compatissants à ceux qui contemplèrent ce cruel holocauste. Les soupirs de soulagement et les mines satisfaites de tous les assistants traduisirent éloquemment l'impression générale ; le public a toujours l'âme du paysan grec exaspéré, qui réclamait l'exil d'Aristide pour ne plus l'entendre nommer « le Juste ». Trop de succès éclatants, écrasants, insolents ont illustré la carrière de Massenet pour que ses meilleurs amis n'éprouvent pas une satisfaction féroce en présence d'un aussi beau four... crématoire. Cette fois, le plaisir fut si vif et si complet qu'il ne put rester silencieux. Tout Paris a piétiné les trois cadavres en poussant de sauvages clameurs d'allégresse ! Et c'est un peu de justice qui nous arrive par beaucoup de lâcheté.

La presse quotidienne, qui ne nous a pas habitués à tant de consciencieuse énergie, a trop bien dépecé le pauvre Bacchus pour qu'il soit possible de compléter sa tâche. Il y aurait quelque inélégance à prendre actuellement part à cette facile curée. L'œuvre ne se défend pas. La niaiserie prétentieuse de son affabulation, l'outrance bouffonne de son verbe et l'indigence de sa musique découragent toute critique. Une demi-douzaine d'échantillons prélevés çà et là dans la partition constituerait le plus éloquent et le plus décisif des réquisitoires, mais ce genre d'illustrations n'étant pas praticable au *Mercure*, nous prions les lecteurs de consulter l'article documenté publié par Gauthier-Villars dans *Comœdia illustré* : on y trouvera un catalogue de thèmes et un recueil de citations se passant de tout commentaire et offrant une mine inépuisable de coupures aux compilateurs du Sottisier.

Cette vertueuse indignation de la critique quotidienne n'apporte point pourtant à ceux qui n'ont pas attendu *Bacchus* pour s'affliger de la décrépitude massenétique, une satisfaction sans mélange. Les coups de pied prodigués par quelques représentants de la race asine à la dépouille de Mendès ne sauraient contenter les adversaires les

plus résolu du librettiste décevant d'Ariane et du Fils de l'Etoile. On sent trop bien que cette noble indépendance date de l'accident de Saint-Germain et que la vénération empressée réservée jusqu'ici aux tentatives théâtrales les plus piteuses du puissant confrère du *Journal* aurait trouvé, une fois de plus, à s'employer docilement au lendemain de ce *Bacchus*. La vérité n'a plus aucun prix sur des lèvres habituées aux hypocrisies journalistiques et les mots vraiment sincères, sortis d'une bouche accoutumée aux basses complaisances, n'ont plus qu'un goût de fiel. La plupart des « éreintements » publiés à cette occasion ont donné très nettement une impression de sournoise vengeance et c'est pourquoi de telles exécutions — pourtant si méritées — ne sauraient nous intéresser. Elles viennent trop tard.

Combien en est-il, parmi les juges intègres d'aujourd'hui, qui aient gardé dans l'Affaire Mendès une conscience pure de toute compromission ? La Musique a de sérieux griefs contre l'auteur de *Bacchus*, mais ils sont plus anciens que cet affligeant libretto. N'apparaîtra-t-il pas inouï, par exemple, à nos arrière-neveux, que ce poète, miraculeusement ignorant des choses de notre art, ait été appelé à juger solennellement, du haut d'une tribune surélevée, les partitions nouvelles des compositeurs contemporains ? N'est-elle pas coupable, cette complicité confraternelle qui permit à un littérateur d'une incompétence indiscutable d'élever la voix avec une superbe autorité pour l'éloge ou le blâme après des exécutions auxquelles, visiblement, il n'avait compris goutte. Entré dans le wagnérisme par le soupirail de la littérature, à une époque où l'auteur de *Tristan* n'appartenait pas encore aux musiciens, Mendès s'était cru familiarisé pour toujours avec la double croche. Il ne pouvait évidemment prévoir l'embarras où le jetterait l'art lyrique du vingtième siècle et croyait de bonne foi remplir une haute mission en déclarant que *l'Etranger*, *Pelléas* ou *Barbe bleue* contenaient « des musiques heureuses, prestes, vives, lestes, amoureuses, passionnées, chaudes, subtiles, vibrantes, glorieuses, farces, houleuses, dansantes, pantelantes et nostalgiques, langoureusement despotiques et despotiquement langoureuses ». Le tiroir aux épithètes était si bien garni qu'il répond encore aujourd'hui à toutes les exigences intérimaires, et que M. La Jeunesse ne parvient pas à le vider même en écoulant une moyenne de cinq adjectifs à la ligne. On voit que les jeunes compositeurs n'avaient rien à craindre et que le critique du *Journal* ne risquait pas d'être pris au dépourvu en face de leurs plus audacieuses recherches : il était armé pour toutes les circonstances de la vie.

Comment, dès lors, s'étonner de ce qu'un poète musicologue, à qui tout était permis, ait été entraîné à fabriquer des livrets d'opéra et à les vendre fort cher à des éditeurs qui les faisaient emmusiquer par de bons faiseurs ? Comment se scandaliser de l'accueil amène que ren-

contraient partout des ouvrages présentés avec cette tranquille autorité? Ce sont les basses flatteries et les plates adulations des prétendus admirateurs d'un critique musical improvisé qui ont permis la naissance de *Bacchus*. Si l'on avait fait comprendre plus tôt à l'auteur de *Scarron* que tout devait l'éloigner de mouvement musical contemporain, nous ne verrions pas aujourd'hui sa mémoire compromise dans cette lamentable aventure, et M. Massenet aurait pu, longtemps, encore, éloigner de sa lèvre le calice d'amertume qu'on lui fait boire jusqu'à la lie. Car l'infortuné compositeur a été balayé par le torrent de vérité qui déferla soudain dans tous les journaux de Paris. Ce que tout le monde murmurait sournoisement, depuis *Cendrillon* et *Thérèse*, fut proclamé à son de trompe aux quatre points cardinaux et j'imagine la stupeur et l'effarement du tendre musicien de *Manon* en lisant les arrêts de tous ces juges impitoyables qui, hier encore, se disputaient la faveur de lui baiser les mains. Le doux maître est arrivé à l'âge difficile. Savoir vieillir est une vertu que pratiquent malaisément les ex-jolies femmes et l'on sait que nul ne fut jamais plus « jolie-femme » que M. Massenet. N'attendons pas de lui une sagesse interdite à son sexe. L'heure a sonné pour lui de vivre de souvenirs et de s'entourer des reliques d'un glorieux passé : il pourrait se ménager un si beau crépuscule !

Et, cependant, préparons-nous à entendre, l'hiver prochain, la nouvelle partition en cinq actes et en huit tableaux qu'il doit certainement achever en ce moment. Le musicien de *Bacchus* n'est pas ambitieux, il ne travaille pas pour la postérité et accepte fort bien de voir arriver après lui le déluge. Un opéra chasse l'autre et l'opinion de nos fils lui importe peu. Pour être célèbre de son vivant il faut trafiquer d'une certaine somme de vulgarité courante ; M. Massenet en trafique avec méthode et persévérance. Doit-on le blâmer de manquer de foi en la justice immanente et d'avoir si soigneusement aménagé son paradis sur terre ? La justice immanente s'acquitte si mal de sa besogne qu'il est bien permis de se passer parfois de ses bons offices et de se servir soi-même. Et l'exemple de son malheureux collaborateur a dû confirmer le prudent musicien dans son tranquille détachement de la gloire posthume. Il sait maintenant ce qu'en vaut l'aune et ce que peuvent écrire sur une tombe les bons amis qui, pour exalter vos vertus et votre génie, ont mis à leur porte-plume un coquet petit nœud de crêpe...

ÉMILE VUILLERMOZ.

ART MODERNE

Les Salons de la Nationale et des Artistes français.
— Ces deux Sociétés peuvent conserver longtemps encore les appa-